



Michel Serres

# Adichats !

(Adieu !)

Le Pommier

Michel Serres  
de l'Académie française

# Adichats ! (Adieu !)

Relecture : Valérie Poge  
Mise en pages : Marina Smid  
Illustration de couverture : photo © John Folley / Opale / Leemage  
Illustrations des pages 2 et 3 de couverture :  
la drague d'Agen © Collection particulière  
Couverture : Lunapark / Bianca Gumbrecht

© Éditions Le Pommier, 2020  
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-2214-5  
Dépôt légal : mai 2020  
1<sup>er</sup> tirage, mai 2020  
N d'édition : 746522138

Éditions Le Pommier  
170 bis, boulevard du Montparnasse  
75014 Paris  
[www.editions-lepommier.fr](http://www.editions-lepommier.fr)

Michel Serres  
de l'Académie française

# Adichats ! (Adieu !)

Le Pommier



*Aux anciens forgerons,  
grutiers,  
mariniers de la drague,  
morts ou vivants,  
Salut et respect,*

*Leur vieux compagnon,  
Michel.*



## *Avertissement de l'éditeur*

Les textes réunis ici proviennent de plusieurs sources. Michel Serres avait assemblé une partie d'entre eux dans un manuscrit qu'il me fit lire en 2001 et dont j'avais gardé un exemplaire, annoté de sa main. Mais il n'a pas souhaité publier ce livre alors, préférant que je le publie après sa mort.

Il a ensuite retravaillé certains des textes, en a ajouté d'autres et a réuni le tout dans un dossier datant de 2015, puis dans un autre, le dernier, de 2018. Ces textes étaient simplement engrangés pour lui permettre, quand il en aurait le loisir, d'ajouter une partie de leur contenu dans les chapitres existants ou de faire quelque nouveau chapitre. Des notes indiquent qu'il cherchait à ajouter l'évocation de l'agriculture ou de la pauvreté. Mais il n'en a pas eu le temps.

Le livre que je vous propose aujourd'hui reprend le plan du manuscrit de 2001, puisqu'il ne l'a pas corrigé ensuite. Y figurent tous les textes appelés par



ce plan sauf deux d'entre eux « Basse-cour » qui a été repris entièrement dans *Hominescence* (Le Pommier, 2001, p. 133-168) et « Jours de manœuvre » repris dans *C'était mieux avant* (Le Pommier, p. 43-48). J'ai laissé le texte « De l'exil et de l'émigration », dont il avait repris une partie importante dans *Habiter* (p. 3-8), car le texte proposé ici est plus long et plus complet. Ces textes sont donnés sous la forme corrigée trouvée dans le dossier de 2015 ou dans celui de 2018. J'y ai ajouté, en les plaçant le mieux possible, certains des autres textes que Michel avait placés dans ces dossiers et qui m'ont paru aboutis. Il y en a peu : « Mémoire », p. 17, « Frère aimé », p. 29-32, « Un pays parmi d'autres », p. 65, « Agoutal, la pelle à eau », p. 92-95, « Le clocher ovale ou éloge du rugby », p. 153, « Trézéguet », p. 181 et « Langues sans accent ? », p. 188-194. Mais je n'ai pas repris ceux qu'entre-temps il avait publiés autre part, notamment dans *Hominescence* (Le Pommier, 2001), *C'était mieux avant* (Le Pommier, 2017) ou *Morales espiègles* (Le Pommier, 2018).

Pour permettre au lecteur de s'y retrouver, j'ai mis en annexe le plan initial de 2001 (cf. p. 204), que l'on pourra comparer avec la table des matières (cf. p. 203). J'ai donc regroupé les parties « Eau » et « Terre » qui devenaient assez vides par une seule « Terre et eau ». Cela permet de faire un sommaire

plus équilibré, comme il les aimait. Et, toujours pour plus de clarté, j'ai mis en italique les titres des textes nouveaux dans la table des matières, de même que ceux qui ont été enlevés dans le plan de 2001. Mais j'insiste : ce sommaire n'est pas de lui.

En revanche les textes sont reproduits sans modification. J'ai laissé les répétitions que Michel aurait sûrement enlevées à la relecture. J'ai également conservé, quand elles figuraient, les indications de date et lieu d'écriture, qu'il résumait en général en fin de livre, car j'ai pensé que cela permettrait de mieux comprendre dans quelles circonstances ils ont été rédigés.

Tel, ce petit livre qui traite du temps qui passe nous offre un visage peu habituel de Michel Serres puisqu'il y fait place à la nostalgie. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il ne voulait pas qu'il paraisse de son vivant, lui qui était, tel qu'il se définissait lui-même, un optimiste de combat !

Vous y trouverez cependant de très belles pages et c'est la façon qu'il a choisie de nous dire adieu !

Sophie Bancquart



## AVANT-PROPOS

Adichats : adieu ou plutôt sois ou soyez à Dieu.

En langue française courante, quand ils s'échangent entre deux personnes, l'adieu ou les adieux signifient qu'elles se quittent pour toujours et ne se reverront plus. En langue d'oc, au contraire, adieu se dit lorsqu'elles se rencontrent et se laissent pour se retrouver bientôt ; équivalant alors à bonjour et au revoir, il permet à chacun de souhaiter à l'autre la présence permanente de Dieu. Cependant, comme les Français, nous le disons aussi pour prendre à jamais congé.

En voici les variantes régionales :

Languedoc : adiéoussiats (Narbonne), adéoussias, adoussias, adessias, adéïssias, adussias, adichias, adissias.

Velay : adiéoussia.

Limousin : adicha.

Vallée du Rhône : adessia.

Est Languedoc : adissiès.

Nord Provence : adiéoussiès, adissia.

Dauphiné : adiéoussiès, adissia.

Provence : adessias.

Catalogne : adéoussia.

Gascogne : adichats (presque partout : Agen, Auch, Dax, Eauze, Lectoure, Saint-Sever, Lourdes, Saint-Vincent-de-Tyrosse), adéchats (Samatan, Rieumes et le Comminges jusqu'à Saint-Gaudens) ; cette variante fait entendre que les Gascons, dont je suis, aiment à se distinguer des autres locuteurs d'oc en cette courtoisie qu'ils vousoient leur prochain et ne le tutoient pas, comme en latin, puisqu'en introduisant le *t* ils désignent la deuxième personne du pluriel et non du singulier, audible dans adissias et autres formes équivalentes ; dans la conjugaison du verbe être, cette lettre se retrouve aussi bien en latin que dans les langues qui en dérivent, le français actuel par exemple.

Quoique usité au quotidien en un beau quadrant du territoire, ce mot de bienvenue et de congé n'entra jamais dans les dictionnaires usuels, généralement rédigés par de doctes Parisiens plus pressés de collaborer avec des anglicismes que d'évoquer cette province qu'ils méprisent, en dépit d'une ancienneté culturelle supérieure à la leur.

J'orne mon livre de ce titre en espérant lui faire ouvrir ces chaînes vaniteusement cadenassées. La graphie que j'utilise ici s'appelle : « phonétique » ou « à la française » ou encore « à la Mistral ».



# HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE





## MÉMOIRE

Hier soir, je dînais dans un restaurant décoré de restes, usés jusqu'à la corde, d'un Béarn que le patron, parisien depuis trente ans, n'avait jamais su quitter. Pour avoir repéré mon accent, il me jeta quand je sortis : « Adichats. » Je ne sais pourquoi, j'en ai pleuré trois heures.

Loi commune et connue, à mesure d'âge, la mémoire des jours et des années proches s'éloigne, alors que se rapproche, puissante, celle de l'enfance. Je n'écris pas ce livre pour ces raisons, mais pour une autre, voisine et lointaine d'une autre façon. J'ai quitté le pays jeune, à seize ans, pour habiter Paris, Baltimore, le Québec et la Californie, le Brésil et la Provence, l'Auvergne et le Japon, l'Australie et la Gironde, le Pérou et le cap de Bonne-Espérance..., les cinq continents et les sept océans. Sous toutes les latitudes, je me sentais citoyen du monde, certes, mais jamais vraiment parisien ni anglo-saxophone. Mon corps de Gascogne jamais ne m'abandonna.

Plus. J'ai donc enseigné de par le monde et aussi écrit des dizaines de livres qui me plièrent, silencieux, des heures interminables sur un métier aussi exigeant, pour l'emploi du temps, que la régularité de l'office divin dont les moines contemplatifs suivent le cycle. Ainsi assujetti pendant plus d'un demi-siècle, je ne me perçus pourtant jamais moi-même comme un intellectuel, écrivain, professeur, artiste en langue. Un chantier de travaux publics bruyant de ses pelles mécaniques, un port encombré de grues, un bateau à la cape par mauvais temps, une ferme et ses annexes, les bêtes de l'étable et de la basse-cour, terre, pierre et eau, salée ou douce, m'ont toujours paru plus proches de ce que je savais vraiment faire que mon bureau même, livres et ordinateurs ; dans les écoles et universités, parmi érudits et doctes, j'ai passé en étranger. Mon corps paysan, mes mains de casseur de cailloux, mes pieds marinières ne me laissèrent jamais.

Je n'écris donc pas ce livre pour égrainer des mémoires, d'autant plus gonflées qu'elles s'éloignent, mais afin de décrire comment depuis toujours colle à ma peau une expérience presque intemporelle. Demain matin, s'il le fallait, je reprendrais salopettes et caban, ferais le quart à quatre heures, monterais par l'échelle à la grue, conduirais des vingt tonnes, surveillerais, devant

la drague, le front de taille, tout heureux de me remettre à des occupations aimées, familières à mes aises. Mieux, j'en sangloterais de plaisir. Enfin, enfin, je retrouverais Michel Serres, le vrai, celui que j'ai quitté hier matin, barbouillé de cambouis, cassant la croûte sur un tas de câbles avec quatre matelots, venant de sauter du bord à quai. Oui, je pleurerais de sortir enfin de la parenthèse courte de mes livres.

Cette pérennité stable par une si longue absence produit une émotion si intense que je me demande si l'affect lui-même ne naît pas de ces distorsions. Les pleurs d'hier coulaient-ils de cette déchirure entre mes deux corps, écrivain et marin, ou, au contraire, de cette gémellité d'organes disparates ?

Existe-t-il des mesures si paradoxales sur le temps et l'espace de vie qu'elles tordent l'émotivité ou que l'émotion en sort toute tordue ? Proches, ces mots d'oc, cette écluse, fleuve et champs, s'éloignent pourtant dans l'espace et le temps, la civilisation, le métier, l'entourage. Comment puis-je toujours me sentir paysan gascon et ouvrier marinier, alors que des milliers de kilomètres, de Poulère ou Beauregard à San Francisco ou Tokyo, plus d'un demi-siècle et toute l'hominescence me séparent des champs et de l'eau ? Cette mesure immense et nulle émeut.